

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

---

# DES ŒUVRES

comme conditions du Salut

dans l'enseignement de Jésus-Christ

---

## THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

*et soutenue publiquement le 12 Juillet 1898, à 4 heures*

PAR

SAMUEL DAULLÉ

---

Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu  
ne m'avais trouvé.

Pensées de PASCAL, *Le Mystère de Jésus*, § 2.

---

LE CATEAU

IMPRIMERIE J. ROLAND, RUE PASTEUR

---

1898







UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

---

# DES ŒUVRES

comme conditions du Salut

dans l'enseignement de Jésus-Christ

---

## THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

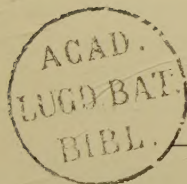
Pour obtenir le grade de bachelier en théologie

*et soutenue publiquement le 12 Juillet 1898, à 4 heures*

PAR

SAMUEL DAULLÉ

---



Console-toi, tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.

Pensées de PASCAL, *Le Mystère de Jésus*, § 2.

---

LE CATEAU

IMPRIMERIE J. ROLAND, RUE PASTEUR

---

1898

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

---

*Examineurs de la soutenance :*

M. Ed. VAUCHER, Président de la soutenance.  
MM. Ed. VAUCHER,        }  
    STAPPER,                }  
    RÉVILLE,               } Examineurs.

---

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions  
particulières du candidat.

## OUVRAGES À CONSULTER

### A MON PÈRE

## OUVRAGES A CONSULTER

---

Sur l'enseignement de Jésus, commentaires ou exposés systématiques :

REUSS, *La Bible. Nouveau Testament*, vol. I.

GODET, *Commentaire sur l'Evangile de Saint-Luc*, 3<sup>e</sup> éd. Paris et Neuchâtel, 1888.

WENDT, *Die Lehre Jesu*, t. II, Gottingue, 1890, 3<sup>e</sup> partie, particulièrement ch. 4 et 7.

Sur la doctrine romaine :

*Canones et decreta Concilii tridentini*, éd. Richter, Leipzig, 1853.

Traité de controverse, tels que :

(LA BASTIDE), *Réponse au livre de Monsieur l'Evêque de Condom qui a pour titre : Exposition de la Doctrine de l'Eglise catholique sur les matières de controverse*. Quevilly, 1672. Ch. 6.

Catéchismes ou explications de catéchismes, tels que :

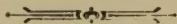
L'abbé VANDEPITTE, *Explication du Catéchisme du diocèse de Cambrai*. Cambrai.

Sur la doctrine protestante :

CALVIN, *Institution de la Religion Chrétienne*, éd. Baumgartner, Genève et Paris, 1888. Livre III, particulièrement ch. 3, 4, 11-18.

MARTENSEN, *Dogmatique Chrétienne*, trad. par G. Ducros. Paris, 1879.

VINET, *Nouvelles Etudes évangéliques*, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1862, p. 251-300.



## CHAPITRE I

---

### Les Conditions du Salut

#### I. — LE SALUT REMIS AUX MAINS DES HOMMES

Jésus commence son ministère avec l'idée de fonder un royaume où toutes choses vont être faites nouvelles. Tous, en vivant d'une vie sainte et agréable à Dieu, auront part à la joie qui est en Lui. Le royaume de Dieu est là ; cependant il n'est là que pour ceux qui le désirent. Il lui faut l'assentiment et la collaboration des hommes, et il ne s'établit que partiellement tant qu'il ne reçoit que l'adhésion de quelques-uns ; même ceux qui lui appartiennent tout entiers n'ont point jusqu'à présent, à cause du mal qui subsiste et qui les entoure, la joie que le Christ a promise.

Jésus s'adresse aux consciences : il attend d'elles le mouvement qui fait passer de la mort à la vie ; un grand changement moral, une grande décision pour le bien est le moyen par lequel on s'associe à sa pensée et à son œuvre. Si votre justice, dit-il, n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (Mt 5,

20). Ce ne sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur ! Seigneur ! qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est aux cieux (7, 21). Jésus voit le royaume des cieux là où est pratiquée la justice ; il le réserve à ceux qui font de l'idéal moral, si élevé qu'il soit au-dessus de la pratique générale, la loi de leur vie. Il représente donc le royaume comme quelque chose à faire, comme consistant en bonnes œuvres.

Il aime à dire qu'il demande un engagement complet et décisif : à l'âme qui veut faire le bien, il faut une vertu non commune. Depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à maintenant, le royaume des cieux est violenté et les violents s'en emparent (Mt 11, 12). Comme pour s'emparer de force du bien d'autrui, il faut pour accomplir la volonté de Dieu, la décision sur laquelle on ne revient pas, l'exécution qui n'est rebutée par aucune difficulté, il faut des gens aptes à la lutte, des violents. De même, dans la parabole de l'économe infidèle (Luc 16, 1-8), Jésus loue l'habileté qui tire d'une situation ou d'un capital tout le profit qu'ils comportent. Dans la parabole des talents (Mt 25, 14-30; Luc 19, 12-27), il recommande d'employer pour faire le bien tout ce qui est un agent sur la terre et étend de quelque manière notre pouvoir. Ceux qui restent dans le royaume des cieux sont *élus*, c'est-à-dire choisis, à cause de leurs qualités morales, parmi les hommes, parmi ceux même qui étaient entrés. Jésus appelle la faveur de Dieu un salaire ou une rétribution (Mt 5, 46; 6, 1, etc.). Il envisage la vie de ses disciples comme la grande lutte contre les puissances ennemies et dont le prix est le royaume des cieux.

Est-il donc si difficile de parvenir au salut ? se demandent, en face de telles paroles, ceux qui ont entendu prêcher le salut par la foi et le don gratuit de Dieu. Dans la doctrine des églises réformées, les

conditions du salut sont réduites à une seule, suffisante, la foi, c'est-à-dire une entière confiance en Dieu qui nous l'offre ; au fond, il n'a point de conditions, car il est acquis du moment où nous prenons conscience de la volonté que Dieu a de nous sauver.

Comment peut-on accorder ce point de vue avec celui qu'exprime Jésus, et comment peut-on dire tout à la fois que Dieu donne le salut sans condition, et qu'on l'acquiert par des efforts moraux ? Supposant reçue la conviction que Dieu nous sauve uniquement à cause de sa bonté et de sa pitié pour nous, nous étudierons l'idée qu'on doit se faire, d'après les paroles mêmes de Jésus, des œuvres qu'il demande et de leur effet salulaire.

## II. — TOUTES LES ŒUVRES PROCÈDENT DE LA CONVERSION

Jésus prêche la *justice*. Dans la langue des évangiles, ce mot désigne, non pas une vertu parmi les autres, mais l'ensemble des vertus, la moralité, car accomplir la volonté de Dieu, c'est Lui rendre ce qui Lui est dû. Jésus prêche la justice, comme les prophètes, comme Jean, comme les Scribes ; plus même qu'eux, car l'obéissance à Dieu va être parfaite, elle va être l'essentiel des biens du royaume. La grandeur telle qu'elle y sera comprise consistera à honorer et à accomplir la volonté de Dieu. La loi, la révélation ancienne que Jésus accepte pleinement comme une révélation divine, sera la chose qui aura le plus de valeur, et par elle, en la pratiquant, l'homme aussi aura sa valeur : qui aura accompli et enseigné les commandements jusqu'au plus petit, c'est lui qui aura le titre de grand dans le royaume des cieux (Mt 5, 19).

Mais Jésus entend la loi d'une manière très personnelle. Avant tout, il demande une réforme intérieure.

Si vous ne vous convertissez, dit-il, vous périrez (Luc 13, 3 et 5). La conversion se fait tout au fond du cœur, et le moi conscient ne le sait quelquefois qu'en voyant ses effets. Elle est le détachement et l'horreur du mal commis, car le mal doit être réparé là-même où il a résidé : elle est le regret d'avoir vécu pour soi et non pour Dieu, même dans les moments où l'on n'a point succombé à une tentation particulière ; elle est la préférence donnée, non plus aux trésors corruptibles du monde, qui n'est lui-même que corruption, mais à quelque chose de meilleur, à la justice souverainement désirable ; elle est l'engagement de la conscience vis-à-vis du bien. Dans μετανοῶ, le préfixe μετα indique, non la venue après, mais le changement : ce qui était avant est mis après et réciproquement ; et l'autre partie du mot, formée de νοῦν nomme tout ce qu'il y a dans le cœur, tout ce qui pousse à l'action. Tel est le sens complexe de μετανοῶ, μετάνοια, dans les Evangiles, tandis que chez les auteurs grecs, parfois dans le reste du Nouveau Testament (et même Luc 17, 3 s), μετανοῶ a le sens plus précis de se repentir. Ce mot grec, ou plutôt ce mot chrétien, marque toute la profondeur religieuse de l'œuvre de Jésus : la conversion est une activité de l'âme entière.

Elle est un résumé suffisant des conditions que Jésus pose ensuite. Aussi fortement il faut marquer qu'il demande des œuvres, aussi fortement il faut ajouter qu'il ne tient pas à elles en tant qu'œuvres, qu'il ne propose jamais comme but à ses disciples une action décrite d'avance. Il n'y a essentiellement de bien et de mal que ce qui se passe dans les profondeurs du cœur, où s'élaborent les actions (Mt 12, 35 ; Mc 7, 15). Les actes sont bons ou mauvais en ce qu'ils tendent à satisfaire les bons ou les mauvais desirs. Quand ils sont faits dans l'intention de plaire à Dieu, si peu de moyens qu'on ait, si peu de lumières même,

ils Lui sont agréables, tels le don de la pauvre veuve ou le verre d'eau offert au disciple.

Jean-Baptiste nommait les bonnes œuvres *du fruit qui va avec la conversion* (Mt 3, 8). Cela peut se dire de toutes les œuvres que Jésus demande. On ne saurait exposer sa pensée qu'en revenant toujours à ce qui en est le centre, car tout le reste change suivant que le centre est accordé ou non. Les mêmes œuvres lui sont agréables ou sont nulles suivant qu'elles viennent d'un homme qui s'est donné tout entier, ou qui ne s'est donné dans la forme que pour mieux se garder au fond.

### III. — EN QUOI CONSISTE LA JUSTICE

La justice est décrite dans le développement (Mt 5, 21-48, sauf 23-26 et 29-32) qui suit et explique ces mots : si votre justice ne surpasse celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Soyez parfaits, dit Jésus en concluant, comme votre Père céleste est parfait. En effet, à travers les exemples concrets qu'il amène, c'est la leçon qui se dégage. Aimer, c'est le moyen d'atteindre la perfection, aimer parce que Dieu veut élever ses créatures jusqu'à l'amour qui est parfait en Lui. Chaque parole sortie de sa bouche est destinée à nourrir l'homme, elle a pour fin la création de l'amour dans les cœurs. Jésus a trouvé le sens de la loi que les Pharisiens n'ont point trouvé : ils font tomber sous le coup de la loi les gestes et les paroles, mais non le sentiment qui les anime, et pourvu que le sentiment ne s'exprime pas en termes ou en actes prévus et repris par la loi, ils le justifient. Jésus au contraire veut que tous les mouvements du cœur et leurs plus fugitives manifestations soient appréciés par une conscience vivante et

capable de découvrir elle-même leur conformité ou leur incompatibilité avec la volonté d'amour du Père. La loi réprime aussi bien la pensée ou l'expression de haine, le regard de convoitise, que les péchés qu'elle spécifie, car elle est une loi de perfection.

Aimez Dieu, dit Jésus dans le développement suivant (Mt 6, 1-18, sauf 7-15), à cause de Lui seulement. Aimer est facile et ne marque point une âme renouvelée quand on aime en vue d'un avantage terrestre. Mais aimer pour correspondre aux desseins du Dieu d'amour, c'est le produit d'une inspiration toute nouvelle et cela a aussi son effet, son salaire dans l'ordre des biens invisibles.

Il suffit de comparer les passages où sont nommées les œuvres charitables, par exemple, et ceux où est nommé seulement l'amour, pour voir que la récompense promise est la même, et que c'est bien à l'amour, inspiration de tout le reste, qu'est rattaché le salut.

#### IV. — LE PARDON ET LES SOINS AUX MALHEUREUX

Ceux qui ont particulièrement besoin de notre amour, ce sont d'abord ceux qui ne le méritent pas, à qui nous ne serions point portés naturellement à le donner, parce qu'ils font le mal, ou parce qu'ils nous font du mal. Ne jugez point et vous ne serez point jugés (Mt 7, 1). La parabole de la paille et de la poutre (v. 3 ss), qui est probablement un commentaire de cette parole, montre comment il faut prendre le mot juger. Jésus blâme les hypocrites qui redressent les torts pour la satisfaction de leur moi et au nom de leur propre sainteté ; ils exploitent à leur profit les péchés d'autrui.

Lorsque vous êtes debout pour faire votre prière,

pardonnez ce que vous pouvez avoir contre quelqu'un, afin que votre Père céleste aussi vous pardonne vos péchés (Mc 11, 25). On peut rapprocher de cette parole la demande de pardon dans l'Oraison Dominicale. La promesse est clairement illustrée par la parabole du serviteur impitoyable (Mt 18, 23-35). Le serviteur s'est exclu lui-même de la loi de la charité dont il avait bénéficié : il faut montrer que l'annonce qui en est parvenue à notre cœur l'a touché, qu'il est capable d'entrer dans l'ordre du pardon et de l'amour. On le prouve en s'emparant de l'amour comme d'un principe de vie. En nous laissant le droit de l'aimer et d'aimer nos frères malgré les fautes qui souillent notre vie, Dieu nous témoigne son pardon.

Ceux qui ont besoin de notre amour, ce sont encore ceux qui sont dans la misère et dans l'affliction. Jésus dit à l'homme riche : Va vendre tous tes biens, les donner aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel. D'autres textes (Luc 11, 41 ; 12, 33) généralisent cette prescription, mais ce sont des reproductions altérées de paroles (Mt 23, 26 ; 6, 19) où il n'était point question d'aumônes. Peut-être en est-il de même des suivantes ; il faut cependant les citer : Lorsque tu fais une réception, invite les pauvres, les estropiés, les boiteux, les aveugles, et tu seras heureux de ce qu'ils n'ont pas le moyen de te le rendre, cela te sera rendu à la résurrection des justes (Luc 14, 13 et 14). Comme l'offrande, la prière et le jeûne, les bons procédés à l'égard du prochain sont susceptibles d'effets avantageux pour leur auteur et dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel. Rechercher exclusivement, égoïstement les premiers, c'est se priver des seconds. Pour trouver ceux-ci, il faut que toute l'intention soit portée sur eux. Or, secourir le prochain, c'est posséder les biens spirituels.

Faites-vous des amis avec les richesses injustes,

afin que quand elles vous manqueront, ils vous reçoivent dans les tentes éternelles (Luc 16, 19). Les biens de cette terre, qui ne nous sont que prêtés, injustes et séducteurs de leur nature, ont cependant un emploi dans le royaume des cieux, car ils peuvent être mis au service de ceux qui n'ont pas de quoi se suffire : la charité relie les intérêts terrestres à ce qui est éternel (Voir aussi Mt 25, 31-fin).

#### V. — L'ACCUEIL FAIT AU CHRIST

Après avoir compris ce qu'ils avaient à espérer dans le royaume de Dieu, les apôtres, d'eux-mêmes, allèrent plus loin. Et vous, qui dites-vous que je suis ? (Mc. 8, 29). Pierre répond au nom de tous : tu es le Christ. Le Maître auquel ils se sont attachés est Celui auquel Dieu a délégué son pouvoir sur la terre, le roi envoyé par Dieu. A partir de ce moment, Jésus demande aux siens de tout faire par amour pour lui ; puis cet amour, il le reporte sur ceux qui en peuvent le mieux bénéficier. Il donne comme équivalent du bon accueil à lui fait celui qu'on fera à l'un de ces petits enfants (Mc 9, 37), ou encore, comme il le dit au passage même où il se déclare le juge du monde : à l'un des plus petits d'entre ses frères (Mt. 25, 4). Les humbles, ses amis, sont ses représentants.

En parlant de le recevoir, Jésus désigne le bienfait matériel, mais aussi les sentiments qui l'accompagnent nécessairement. Il voit toujours intimement unis lui-même et l'Evangile du salut. Le recevoir, c'est naturellement recevoir son enseignement et le salut qu'il offre. Et qui me reçoit, ajoute-t-il, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. L'auteur du 4<sup>e</sup> évangile a retenu surtout les appels de Jésus à le recevoir ainsi, à croire à ses paroles pour les mettre en prati-

que, à croire surtout à sa mission divine. C'est là l'œuvre à laquelle sont rattachées, dans cet évangile, les promesses du salut : c'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'Il a envoyé (6, 29). Par croire, l'auteur entend, lui aussi, recevoir au plus profond de son cœur et les paroles et la personne de Jésus. Ce qui sauve, c'est une union intime avec le Christ : celui qui demeure en moi et en qui je demeure... (15, 5).

L'amour pour lui se traduira encore par une imitation de ce qu'il a été lui-même, une recherche de la grandeur telle qu'il l'a comprise : qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur, etc. (Mc 10, 43 ss ; cf. 9, 35).

#### VI. — LE RENONCEMENT, LE MARTYRE

A partir de ce moment aussi, Jésus, dit l'évangéliste, commença à leur dévoiler qu'il fallait que le fils de l'homme souffrît beaucoup, qu'il fût rejeté, qu'il fût mis à mort (Mc 8, 31). Dès lors les disciples se sentent appelés à marcher avec lui sur la voie douloureuse du renoncement. Il leur faut quelquefois marquer par une grande résolution qu'ils considèrent leur vie entière comme mise au service d'autrui. Je vous dis en vérité, il n'est personne qui ait abandonné maison, frères, sœurs, mère, père, enfants ou champs, à cause de moi et de l'Évangile, qui ne reçoive cent fois autant maintenant dans ce siècle, maisons, frères, sœurs, mères, enfants et champs, avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle (Mc 10, 29 s).

Pour suivre Jésus, il faut encore charger sa croix, se préparer à mourir d'un supplice infamant. L'hostilité des hommes sera pour le disciple ce qu'elle a été pour le Maître. Mourir pour rester fidèle au Christ (Mc 8, 35) est encore le servir. Sa mort, par laquelle

sans doute il a achevé de s'unir à nos misères pour nous en délivrer, a été aussi une suite de sa prédication, un dernier appel. Il a besoin que ses disciples de même soient ses témoins. Confesser son nom devant les hommes et mourir pour lui, c'est perpétuer la même prédication salubre, si l'hostilité du monde est telle qu'on ne lui en puisse faire entendre une autre : heureux les persécutés pour la justice, etc. (Mt 5, 10-12).

Des pratiques déterminées ne sont jamais essentielles pour acquérir la faveur de Dieu ; celui qui a apporté le salut n'avait point à en prescrire. Par contre, il en est qui sont essentielles pour procurer aux souffrants le soulagement. Il est aussi des conditions de succès que l'expérience apprend à l'évangéliste. Il doit abandonner maisons, frères..., s'il peut être plus utile dans une œuvre qui se poursuit au loin, ou s'il a besoin de le faire pour être plus entièrement consacré à sa tâche. Chaque fois que Jésus parle de renoncement, il dit : à cause de moi, à cause de l'Évangile ; ce qui signifie : pour que l'évangile soit connu, le salut reçu par ceux qui périssent. Si les œuvres, et plus spécialement celles qui éveillent l'idée de l'ascétisme, sont demandées dans le royaume de Dieu, c'est parce qu'elles ont un effet sur la terre, et en tant qu'elles visent cet effet. Le renoncement n'a pas de valeur en tant que renoncement, mais en tant que moyen pour faire mieux et plus ; la souffrance ne moralise pas en tant que souffrance, mais seulement quand elle est une occasion de déplorer le péché et de le combattre. La joie est bonne, la preuve est que Jésus en promet à qui a fait des sacrifices. Quand il faut renoncer à une joie, c'est qu'il y a à choisir entre elle et une autre plus grande, celle de faire trouver à des âmes perdues le Sauveur. Les appels à la souffrance persévérante, au martyre, sont un sublime dévelop-

pement de l'idée initiale : aimez vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent.

Celui qui persévéra jusqu'à la fin, dit encore Jésus, c'est celui-là qui sera sauvé (Mc 13, 13). Chaque fois qu'il parle du salut, c'est pour ramener la pensée vers les conditions du salut, et les conditions du salut sur lesquelles il insiste sont toutes à fournir par ceux qui veulent être sauvés : ce sont les œuvres. Non seulement les citations ci-dessus où cela apparaît évidemment, mais toutes les paroles de Jésus enseignent ou supposent le salut par les œuvres.





## CHAPITRE II

---

### Le Salut, don de Dieu

Les conditions elles-mêmes du salut, que faut-il pour qu'elles se produisent ? que faut-il pour qu'un cœur dur devienne brûlant de charité ? Ce n'est point là une simple question de curiosité intellectuelle, elle s'est posée à Jésus et elle a été résolue par lui.

#### I. — LE ROYAUME EST VENU, DONC IL EST UN DON

##### DE DIEU

Tout d'abord, quand Jésus annonce que le royaume de Dieu est arrivé, il en fait bien un don de Dieu aux hommes. Dieu est prêt à créer en eux la joie et la vigueur morales. Le don gratuit de Dieu est la substance même de la prédication du Christ. Si Dieu a ainsi agi, vous aussi, agissez. Tout est prêt, venez aux noces. Quoiqu'on ait pu dire le contraire, le royaume, tel que l'entendait Jésus, est arrivé pour ceux qui ont cru en lui. On ne peut pas être à lui et posséder moins que le bien suprême, qui est la communion avec le Père : le royaume n'est pas autre chose que les biens

du royaume. Ayant été par lui adressés au Père, ayant remis tout ce qui les concerne aux mains du Père, ses disciples ont la vie véritable, le royaume leur a été donné.

## II. — IL FAUT DEMANDER LA JUSTICE

Jésus fait sentir qu'il apporte un don. Il fait des promesses sans condition, sans que personne soit exclu comme n'étant pas digne. Plus il élève l'idéal de la sainteté obligatoire, plus il accueille ceux qui n'ont nulle sainteté à offrir, mais qui désirent ardemment le pardon. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (Mc 2, 17). Il ne connaît point de conditions préalables, sinon, comme c'est dans la nature des choses, de désirer, de demander. Il y a toute une série de promesses faites à ceux qui ont besoin et qui demandent; on pourrait les mettre en parallèle avec les promesses faites à ceux qui pratiquent la justice. Elles ne s'excluent point, elles forment ensemble un tout. La première condition comme la seconde est suffisante : venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, et je vous soulagerai (Mt 11, 28).

Ceux qui sont venus étaient des pauvres en esprit, des affligés, des doux, des affamés et altérés de justice (Mt 5, 3-12). Dans le temps qu'ils attendaient la consolation, l'épreuve était leur situation presque obligée : ils ont été meurtris dans la lutte contre les puissances mauvaises, ils ont appris à se détacher des biens de la terre, à n'être point satisfaits, à vouloir des affections pures et éternelles. Surtout ils ont appris à déplorer leur péché, mal capital dont tout autre n'est que le signe, car ils ont faim et soif de posséder la justice. Jésus leur promet, pour cela seul, qu'ils seront enrichis, consolés, qu'ils seront rassasiés de justice.

Les désirs dirigés vers le royaume de Dieu sont rares ; il y a tant de gens que Jésus a invités et qui ne sont pas venus : sans s'en mettre en peine, il sont partis qui à son champ et qui à son commerce (Mt 22, 5). Tout occupés des intérêts terrestres, il sont incapables de voir autre chose que leur travail et les biens qu'ils convoitent, incapables, les riches surtout, de se détacher des frivolités. Des choses bonnes peut-être et légitimes les retiennent, et leur idolâtrie est le grand obstacle à la prédication de Jésus. Les pauvres en esprit, eux, comprennent son œuvre. Amassez-vous des trésors dans les cieux.... Où est ton trésor, là sera aussi ton cœur (Mt 6, 20 s).

Jésus pousse ses disciples à demander : votre Père céleste donnera des biens à ceux qui les lui demandent (Mt 7, 11). Dans la prière qu'il a enseignée, il apprend à demander humblement, en s'approchant de Dieu, les dons qui apportent la santé de l'âme. La confiance est le complément nécessaire de la prière : croyez que vous l'avez reçu et vous l'aurez (Mc 11, 24). Au commencement de son ministère, Jésus réclamait la confiance pour une révélation qui commençait seulement et avant qu'on eût rien fait pour recevoir les bienfaits promis (Mc 1, 15). Il invite ses disciples à être humbles, à être des enfants, puisque Dieu se révèle aux enfants et que : qui ne reçoit pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entre point (Mc 10, 15). Comme un enfant reçoit les choses nécessaires à la vie, c'est-à-dire sans y avoir aucun autre droit que le besoin qu'il en a.

Celui-là est agréable à Dieu qui sent le vide intérieur et le manque de quelque chose qu'il ne trouvera pas dans ce monde. Les béatitudes expriment des conditions du salut, quoi qu'en dise M. Wendt (*Lehre Jesu*, t. II, 168). Mais ce sont des conditions réalisées par les hommes pieux avant le moment où

Jésus parut ; pour ceux qui vinrent à lui par la suite, Jésus n'insiste point autant sur la préparation. Le sentiment du besoin n'a pas de valeur positive par lui-même, et les promesses du salut ne lui sont point faites de la même manière qu'elles sont faites à la pratique de la justice. Mais, d'autant plus que le royaume n'a pas encore sa forme définitive, il est réservé aux chrétiens mêmes de passer encore par une préparation aux grâces futures. Les béatitudes en restent la norme. Le texte abrégé de Luc marque le sens dans lequel l'église les a retenues pour son usage.

### III. — LE PARDON DE DIEU

Les traits réunis dans les béatitudes sont ceux de toute conversion. La conversion, nous l'avons dit, est une activité de l'âme ; il faut montrer qu'elle est aussi essentiellement réceptive. Le pécheur revient à Dieu douloureusement ému par la connaissance ou le sentiment encore confus de son péché et de la distance infranchissable qu'il y a entre lui et la sainteté de Dieu. Il a besoin d'avouer et de déplorer sa faute. De son aveu même, Dieu seul peut combler la distance et témoigner qu'il adhère à la transformation tant désirée. Tous ont besoin de pardon. Quand Jésus parle des justes qui n'ont pas besoin de conversion, c'est une antithèse qu'il suppose sans la discuter, et dont il se sert pour mieux faire ressortir le bonheur de celui qui se convertit. Mais il ne croit pas sans péché l'orgueilleux pharisien, et ses appels suffisent à montrer que tous ont besoin de se convertir. Le péager apporte à Dieu la confession de son péché, la contrition de son cœur, la supplication : il s'en retourne justifié dans sa maison. Son titre à recevoir la justice, c'est qu'il sentait combien il en était privé.

Recherchez, dit Jésus, dans une phrase qui parle du Père céleste, son royaume et sa justice (Mt 6, 33); c'est-à-dire la justice telle qu'Il l'entend, mais aussi telle qu'Il la donne, car elle est à Lui. Martensen, qui oppose la justification venant de Dieu à une déclaration juridique de justice, comme aussi à la transformation du pécheur en un être définitivement juste, dit : elle « se réalise par le fait de l'individu restitué à son milieu véritable, rentrant à l'égard de Dieu dans sa réelle destination, et Dieu à ce titre le reconnaissant comme juste » (tr. fr., 608). La conversion est une; on peut y distinguer par la pensée soit la repentance, soit le pardon, soit la justification qui se rapporte aussi bien à l'avenir qu'au passé, soit la foi, soit l'engagement de la conscience. Retenons ici que par elle l'homme se sait justifié, c'est-à-dire s'unit à un principe de justice qui ne lui appartenait pas. Concluons qu'en se convertissant, il laisse Dieu opérer une création nouvelle en lui.

#### IV. — L'HOMME INCAPABLE DE SE CONVERTIR

Il faut revenir un peu en arrière. L'âme commençant à détester le mal a essayé à plusieurs reprises de se réformer avant de recourir à Dieu. Déjà l'Esprit de Dieu agissait en elle pour la réveiller, mais le salut lui paraissait encore bien éloigné. Le résultat auquel la conduisaient ses expériences était le sentiment de son incapacité à faire le bien.

Jésus a parlé de l'impuissance radicale de l'homme pour le bien (Mc 10, 17-27). Un homme est venu vers lui, plein du plus ardent désir d'hériter la vie éternelle, plus que cela, fort d'une conscience droite qui a toujours suivi la voie étroite et rude de l'observance

légale : plus encore, il s'était rapproché de la pensée de Jésus avant même de le connaître, en n'étant pas satisfait, en n'estimant pas qu'il avait satisfait à Dieu par sa sainteté arrêtée à la lettre des commandements : il avait soif d'une pénétration plus entière de son âme par l'Esprit de Dieu. Jésus lui indique que les conditions pour plaire à Dieu sont toutes morales : va, vends tout ce que tu as et le donne aux pauvres, puis viens et suis-moi. Pourquoi donne-t-il d'emblée un commandement si difficile, qui va troubler cette âme et la faire hésiter ? Il enseigne que rien ne saurait nous dispenser de sacrifier ce qui nous tient à cœur plus que le service de Dieu. C'était le seul moyen par lequel il pût faire passer cette âme des affections terrestres aux spirituelles, la faire jouir de la liberté joyeuse de l'obéissance.

L'homme qui a vu cette lumière en éprouve une singulière déception. Jésus lui donne bien un commandement capable de lui assurer la vie, et aussi quelque chose de plus doux et de plus pénétrant que la raide loi des Juifs, tout ce dont il avait besoin. Mais la nécessité du sacrifice présent lui voile le trésor des cieux. Si l'impulsion qui le poussait vers la vie éternelle s'est arrêtée, si ce qu'il y a de meilleur dans les meilleurs échoue, à quoi faire appel ? C'est au spectacle de telles tentatives malheureuses pour arriver à la vie que Jésus s'étonne, et oppose la volonté de l'homme naturel à celle de Dieu. Toutes les qualités naturelles sont des dons de Dieu. Le désir de faire le bien est un indice que son Esprit travaille un cœur pour l'amener au salut et prépare à la conversion. Cependant l'homme peut s'arrêter sur la voie : ce que Dieu a fait n'est point inutile ni privé d'efficace, mais il se livre entre le bon désir qui vient de Dieu et les désirs égoïstes une lutte à mort. Ce n'est point seulement contre quelques péchés particuliers qu'il faut lutter, mais contre

l'amour de soi et des intérêts terrestres qui est devenu le fond de la vie.

Les disciples ont compris que l'attachement au monde n'est pas le fait seulement de ceux qui possèdent beaucoup, mais que tous ont dans le cœur quelque affection qu'ils mettraient en balance avec le royaume de Dieu. Ils en sont tout effrayés. Le sentiment de leur faiblesse est le bon, il faut se sentir esclave du péché, et Jésus appuie : aux hommes, impossible ! Ce qui est impossible, il faut bien l'entendre, c'est le changement radical du cœur, l'attachement aux joies meilleures, cela seul. La condition est posée devant eux, et aux heures mêmes où ils se proposent de la remplir, leurs résolutions les plus énergiques ne leur font que mieux sentir leur impuissance, ils ne peuvent pas rompre avec la séduction goûtée.

#### V. — DIEU FAIT RECONNAITRE QUE SON INTERVENTION

##### TOUTE-PUISSANTE EST NÉCESSAIRE

Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux enfants, dit encore Jésus (Mt 11, 25). La sagesse et l'intelligence, comme le désir de faire le bien, sont des dons de Dieu. Mais il s'agit de savoir si tout cela est un moyen pour posséder davantage ; Jésus va droit au résultat, au bien suprême, l'entrée dans le royaume de Dieu ; tout ce qui reste en deçà, il ne peut le considérer qu'avec tristesse. Il constate même ici que ceux qui ont reçu par avance tant de biens sont plus incapables que d'autres de recevoir la révélation de l'amour de Dieu et d'y répondre en se donnant. Il ajoute : ô Père, cela est ainsi parce que cela a paru bon devant

toi ! Qu'est-ce qui a paru bon ? que l'œuvre commencée fût interrompue et les yeux créés pour voir arrêtés par un voile ? nullement !

Le pharisien est blâmé pour avoir fait étalage devant Dieu de ses vertus (Luc 18, 11 et 12). Pourquoi ne pourrait-il pas, si vraiment il a accompli son devoir dans la mesure de ses forces, s'en faire un titre à la faveur de Dieu, et qu'est-ce que Jésus reproche au fond aux pharisiens ? Jésus dit à propos de l'homme riche : ceux qui se confient dans les richesses. Non seulement on donne son cœur à ses biens, mais, par un aveuglement incroyable, on se persuade que l'on a la vie par eux (Luc 12, 15). Luc reprend ici la même expression caractéristique quand il écrit : Jésus dit cette parabole pour quelques-uns qui avaient cette confiance en eux-mêmes d'être justes. — Le pharisien est celui qui, ayant accompli quelque bien, admettons même pour le raisonnement, comme le fait Jésus, tout le bien exigible, en tire occasion de s'aimer soi-même plus que Dieu ; il ne fait pas remonter à Dieu l'honneur d'avoir produit ce bien. Il ne peut trouver la justice parce qu'il considère ses œuvres comme sa justice et non comme la justice de Dieu, parce qu'il croit pouvoir « tirer sa vie du bien qu'il fait ».

Les hommes ôtent donc trop souvent la gloire à Celui à qui doit revenir toute gloire. Dieu en est déshonoré et les châtie pour les obliger à reconnaître sa toute-puissance. Il les abandonne à eux-mêmes pour briser leur confiance. Il établit par là que lui seul pardonne et convertit. Ce qui a paru bon devant Lui, c'est que tout progrès en l'homme fût une révélation de Dieu, reçue comme telle par des cœurs humbles, disposés à Lui rendre tout l'honneur, sans rien retenir pour eux, et méritant le nom que Jésus leur donne : des enfants ! L'honneur de Dieu, c'est bien ce que Jésus recherche, partout et particulièrement dans le

passage où se lisent ces mots : tu as caché ces choses, etc. ; son intention y est marquée dès le début, qui peut se traduire : je confesse à ta gloire, ô Père. L'honneur de Dieu, c'est sa bonté adorée parmi les hommes.

Ces vérités ne conduisent pas Jésus à désespérer de ceux que Dieu aurait laissés de côté, mais à faire entendre avec persévérance l'invitation miséricordieuse, la bonne nouvelle de la faveur de Dieu. Il parle de notre incapacité à faire le bien que Dieu demande, il oppose la volonté de Dieu à celle de l'homme, lui si convaincu que la force du Père est toujours prête à se manifester dans la faiblesse de ses enfants. Il ne le fait que pour mieux considérer les profondeurs de la bonté de Dieu. Il attend toujours de voir se produire à sa parole les fruits qu'il demande. Il prêche toujours le salut, sachant que cette prédication est le moyen par lequel Dieu, qui peut tout, attire à Lui les âmes.

## VI. — LE DON DE LA JUSTICE DE CHRIST

Dans les instructions de Jésus sur sa mort et sur ce que ses disciples doivent faire pour lui, nous avons trouvé deux idées directrices : le devoir de mourir et le devoir de s'unir étroitement à lui. Elles furent fécondes ; nous les retrouvons dans la doctrine de Paul : Christ est mort pour nous rendre étroitement unis à lui par une mort semblable à la sienne (Rom. 6, 3). Jésus demande à ses disciples d'être prêts à sacrifier s'il le faut les biens de ce monde. L'apôtre dit : j'ai perdu tout à cause de lui (Phil. 3, 8) ;.... nous sommes morts avec Christ (Rom. 6, 8). C'est une grande réalité morale qu'il énonce.

Il est extrêmement curieux que Jésus présente toujours le renoncement et la mort de ses disciples comme ayant pour but de conserver la fidélité pour lui d'une manière extérieure, vis-à-vis des hommes hostiles, comme un martyr, tandis que pour Paul la mort au péché est nécessitée non point par la méchanceté des hommes, mais par celle de notre propre cœur. Les passages où il est question de retirer notre cœur des biens trompeurs pour le mettre aux biens éternels prouvent assez que cette pensée n'était pas étrangère à Jésus. Pour Paul, elle explique comment il conçoit la nécessité de la mort de Christ et le bénéfice qui en revient aux croyants. Jésus, en ne rapprochant pas sa mort et la mort de son disciple, laisse l'une et l'autre grandement inexpliquées, et limite ses promesses à la mort *à cause* de lui. Mais il prépare l'intuition qu'a eue Paul d'une mort mystique *en* lui, en mettant comme motif de la constance dans le martyr l'amour pour lui et pour sa cause, et en faisant résulter du martyr une plus intime communion avec lui par le fait d'une plus énergique participation à son œuvre.

Nous n'osons pas, bien que la doctrine de l'union mystique avec Christ se trouve dans le 4<sup>e</sup> évangile, l'attribuer à Jésus. Mais nous tenons à montrer où est sa base et comment on peut conclure des paroles mêmes de Jésus que la conversion, puis la vie chrétienne proviennent d'une inspiration toute nouvelle, celle de l'Esprit de Christ.

## VII. — PROGRÈS DANS LA CONNAISSANCE DE NOTRE

### PÉCHÉ ET DU DON DE DIEU

Jésus croit donc au don gratuit, à l'efficace de la grâce divine. Si même il n'en fait point un objet habi-

tuel de son enseignement, c'est qu'il sous-entend que la grâce est le dernier fondement de toute action bonne. Sans doute à la fin seulement de son ministère nous l'entendons le dire expressément aux apôtres qu'il avait formés, et dire aussi que tout se résume pour les siens dans l'attachement à lui. Mais dès le début, il prêche suffisamment le salut gratuit, quand il promet le royaume aux pauvres, le rassasiement aux affamés. C'est tout ensemble et non successivement, c'est du commencement à la fin que Jésus a supposé nécessaires au salut d'une part la justice parfaite, d'autre part une initiative de Dieu produisant ce qu'il est impossible que l'homme produise, à charge par cette dernière idée de s'enrichir toujours.

C'est dans toute la vie des disciples aussi que s'exercent deux actions parallèles. Tout en avançant dans la pratique de la justice, ils sont appelés à sentir mieux la gravité du péché dont les traces subsistent. La repentance s'accroît en même temps que grandit en tous sens la vie : ces deux moments, dit Martensen en rapprochant dans une pensée bien paulinienne la repentance de la mort de Christ et la sanctification de sa résurrection, « ces deux moments... restent inséparables de la véritable imitation de Jésus-Christ ». Puis après avoir dit quelle lacune ce serait si l'un des deux manquait, il dit ce que doit être la vie chrétienne, « sachant en même temps se juger, se condamner, s'humilier, et devenir néanmoins une puissance active et féconde » (tr. fr., 613 s). Jésus en effet apprend à ses disciples à redire dans leur prière : Pardonne-nous nos offenses. C'est un besoin permanent de leur conscience. Jésus, qui conçoit dans son unité la vie chrétienne, ne distingue point entre son commencement et la suite pour faire de la justification un acte une fois acquis et qui ne se renouvellerait plus. Précisément s'il ne demande pas à tous ceux qui viennent à lui un senti-

ment net de leur impuissance à faire le bien, de leur indignité totale, c'est qu'il leur laisse le soin d'en faire l'expérience par la suite, d'autant mieux qu'ils seront enfants de Dieu. Ils comprendront que l'origine et le ressort de leur vie ne sont point leurs actes, fragmentaires, imparfaits, mais ce qu'ils traduisent pauvrement : le Parfait, l'Amour divin.

#### VIII. — L'ACTION DE DIEU DANS L'ACTION DE L'HOMME

M. Wendt (*Lehre Jesu*, II, 406 ss.) rapproche deux séries de passages que l'on peut tirer de l'évangile de Jean, si l'on cherche quelle est, dans la pensée de cet évangile, la raison première du salut et l'impulsion initiale qui y mène. Les uns la placent dans la moralité de l'homme, par exemple : celui qui aime la vérité (c'est-à-dire le bien) vient à la lumière, afin que ses œuvres soient manifestées, parce qu'elles sont faites en Dieu (3, 21). D'après les autres, c'est un libre acte de Dieu qui produit la vie nouvelle : ceux qui l'ont reçu, ... savoir ceux qui sont engendrés, non du sang ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu (1, 12-13). De la comparaison des deux séries, il ressort que la conversion est déterminée par les mouvements d'une conscience pénétrée de l'amour du bien ; d'autre part, qu'elle vient tout entière d'une initiative divine ; c'est dans le cœur que Dieu agit, et tout mouvement qui rapproche du pardon et de la sainteté est, quand même notre intelligence ne le comprend point, quelque chose de Dieu et quelque chose d'entièrement humain. C'est bien une pensée ou une direction de la pensée de Jésus que l'évangéliste a consignée dans tous ces passages, car elle est impliquée dans ses paroles à propos de l'homme riche.

La bonne nouvelle et l'exhortation que Jésus semait sont dans une liaison intime, puisque, nous le voyons, l'œuvre difficile, impossible de la conversion, c'est l'affaire de Dieu, et c'est la première des manifestations par lesquelles Dieu établit son royaume.





### CHAPITRE III

---

## La Loi du Progrès

Sous le bénéfice des observations présentées dans le chapitre précédent, et que l'on fait valoir généralement pour expliquer les passages sur les œuvres, il nous sera facile de comprendre la notion que Jésus a de la récompense, et de montrer qu'elle reste intacte dans un système où l'on maintient tout aussi fermement la gratuité du salut.

#### I. — NATURE MORALE DE LA RÉCOMPENSE

Comme les œuvres proposées par Jésus, les récompenses sont diverses, mais elles se résument en un bien suprême. Quand il parle de bonnes choses que le Père donne, quand il déclare bienheureux un état des hommes, il a toujours dans la pensée que le bien est une participation au salut. Toutes les béatitudes sont une variante de la première : à eux appartient le royaume des cieux. Il n'y a point à distinguer, à propos des expressions : ton Père te le rendra (Mt 6, 4), et autres semblables, entre le bien total et quelque bien particu-

lier. C'est la faveur de Dieu qu'il s'agit d'obtenir. Quoiqu'on puisse opposer les biens qui ne sont que pour cette vie à ceux qu'il faut attendre, il n'y a point à le faire quand on considère le lien qui les unit aux œuvres : en acquérant les premiers on s'assure les autres.

Il arrive que la récompense promise est essentiellement identique à l'œuvre proposée. C'est le cas quand Jésus dit de l'aimer par dessus tout afin d'être à lui, d'aimer même les ennemis, afin de devenir fils de Dieu. Si on y fait attention, on voit que très généralement la récompense est un autre aspect de l'œuvre à accomplir, son aspect glorieux et éternel.

Il y a une conclusion à tirer de là sur ce qu'est dans la pensée de Jésus le royaume de Dieu et le privilège d'en être citoyen. Dès les premiers jours, il promet la joie : les aveugles recouvrent la vue, les boiteux marchent. Mais ce n'est que le commencement et le signe du bonheur qui apparaît. Les causes les plus profondes des souffrances humaines sont ôtées aussi, toutes les entraves morales brisées, la royauté de l'âme lui est révélée à elle-même. La joie d'accomplir sous le regard de Dieu sa vraie destination, voilà ce que Jésus propose aux siens. Ce qu'il donne n'existe pour nous que par le travail et par l'effort, et le salut consiste dans ce travail même. La vie nouvelle est avant tout une vie de la conscience et du cœur, et la joie qui lui est promise est d'être cela.

Si l'homme se sent constamment obligé de remonter à Celui qui est plus haut que lui et qui a mis en lui la vie, et s'il lui suffit pour vivre de se reposer sur le principe qui est l'amour de Dieu, il n'en faut pas moins, pour laisser paraître toutes les richesses cachées dans ce principe, que les actes suivent et soient de toutes manières l'application, l'épanouissement des vertus cachées. Jésus n'oppose pas les lois

de son royaume aux Jois qui règlent l'activité humaine ici-bas, et que Dieu a faites : il les rapproche au contraire de ce qu'elles ont de mieux constaté. Plus on travaille et plus on gagne. Il en est de même dans le royaume. Quoique le travail y soit absolument désintéressé, le résultat que cherche l'ouvrier, s'il l'obtient, le comble de joie. Plus encore que dans toutes les œuvres humaines, car en travaillant pour les biens terrestres, il faut donner des soins à ce qui n'est que moyen. Ici et sauf la souffrance du contact avec le mal, l'activité avec tous ses détails est un but et accomplit une volonté de Dieu.

Joie d'agir ! La réalité morale a deux faces : par l'une elle est obligation et s'impose à nous ; cette face souvent se présente seule d'abord ; le désir d'être fidèle ne fait pas disparaître le sentiment du sacrifice, et nous avons bien un prix à donner pour la joie à venir. Par l'autre face, elle est cette joie. C'est là son caractère propre, que la corruption même de la nature n'a pu lui enlever. Le pensenr païen l'a distingué : c'est dans l'action que semble consister le bien-être et le bonheur. Le plaisir n'est pas l'acte même, ni une qualité intrinsèque de l'acte, mais c'est un surcroît qui n'y manque jamais, c'est une perfection dernière qui s'y ajoute (Arist., *Eth. Nic.* X, 4).

Joie d'aimer ! Au fond, qu'y a-t-il de précieux au ciel, que Celui qui l'habite ? Qu'est-ce que le bonheur, sinon de L'aimer, d'être aimé par Lui, d'être ce qu'Il est Lui-même ? Rien n'est comparable à cela.

Il faut réaliser cet idéal pour être sauvé, parce qu'en effet c'est par Lui que nous trouvons le salut que Dieu a préparé pour nous. Je ne comprendrais pas mon Sauveur s'il m'offrait un autre salut, s'il ne disait pas : donne ce que tu as et tu auras un trésor dans les cieux, et suis-moi.

## II. — L'EXPANSION DE LA VIE

Parmi ceux qui entendaient ces paroles de Jésus : afin que vous deveniez les fils de votre Père céleste, se trouvaient les disciples qui, s'étant déclarés pour lui, appartenaient au Père. A ceux qui sont déjà ses fils, Jésus dit : devenez ses fils. C'est que tout dans l'ordre moral est un commencement, tout est fait pour grandir. Il le dit dans les paraboles de Mc 4. Le secret qu'il met en paraboles, ce ne sont pas les appels, toujours parfaitement clairs, propres à pénétrer directement dans les consciences. Ce sont les réflexions qu'il avait faites dans son ministère. Le secret, c'est la manière dont les hommes se comportent à l'égard du royaume, c'est la longue croissance. « Jésus ne parle pas ici des vérités religieuses en général, mais des *mystères du royaume*, c'est-à-dire de l'*œuvre historique* de la fondation, du développement et de la consommation du royaume de Dieu » (Godet. Luc, ch. 8).

Notre idée abstraite de loi est la plus voisine de celle qu'exprime ici le mot *μυστήριον*. Jésus cite les lois de la vie dans ses manifestations les plus élémentaires. C'est un mystère aussi que la force dont la graine dispose pour produire la plante, pour chercher la nourriture et le milieu qui lui conviennent, pour briser ou tourner des obstacles gigantesques. C'est le secret d'une humble chose vivante, secret gardé dans la nuit de l'inconscience. Quand une idée vit, tout humblement, elle a aussi sa puissance et sa persévérance insoupçonnées. Il en est de même du royaume des cieux. Il a des commencements pauvres, mais sa loi est de grandir.

Après avoir prédit son triomphe dans le monde : la

lumière est faite pour être mise sur le chandelier (Mc 4, 21), Jésus fait un retour sur ses auditeurs : mais vous, faites en sorte d'avoir part avec lui à son triomphe ; à la mesure dont vous mesurerez on mesurera pour vous, et on y ajoutera (v. 24) Dans l'individu aussi, le commencement du royaume est humble, c'est le désir de trouver le pardon, c'est la pauvreté en esprit. Jésus sent le lien qui unit ce commencement caché dans le cœur avec la vie chrétienne qui en sortira, riche de consécration à Dieu. Il semble que sa confiance s'appuie sur la conviction exprimée ailleurs : aux hommes, impossible, mais tout est possible à Dieu. Quand l'œuvre est commencée quelque part, c'est une parole de Dieu qui a été prononcée. Jésus partage la foi des psalmistes en la fidélité de Dieu : Dieu achève ce qu'il a commencé.

La conversion, ou même le simple mais sincère désir de trouver la paix de l'âme doit être suivi des œuvres, et Jésus peut lui faire déjà toutes les promesses. On donnera à celui qui a (v. 25). C'est la loi fondamentale du royaume, qui explique, bien qu'énigmatique d'abord elle-même, et, si on persiste à prendre les choses au point de vue juridique, choquante, toutes les paroles sur les œuvres. Là où se trouve la chose qu'il faut avoir, ne manqueront pas de se trouver les bonnes œuvres et la joie morale de la présence de Dieu. Cette vie, à son tour, se prépare sur la terre à s'enrichir encore dans le ciel. Elle croît, s'affermir et devient capable de bien plus qu'elle n'eût pu se figurer d'abord. Premièrement l'herbe, puis l'épi, puis le plein froment dans l'épi, dit encore Jésus (v. 28). Il y a un ordre des grâces de Dieu. Chacune a besoin d'être préparée par une éducation antérieure, et est elle-même une éducation pour une grâce suivante et plus grande. C'est le propre de la vie de gagner dans tous les sens, d'attirer à elle pour son profit tout ce

qui se présente. Sa récompense et sa joie, c'est de trouver toujours plus de bien à faire, le moyen d'aimer toujours mieux, de s'assimiler d'autres âmes et de les embraser à leur tour d'amour pour le Sauveur. Telle est la promesse du Christ. Quelle puissance de vie il lui a fallu pour, à un mouvement de vie, promettre le royaume des cieux et ses trésors.

### III. — LE PROGRÈS INFINI

Il ne faut point insister exclusivement sur l'état présent des récompenses promises par le Seigneur. Nous ne pouvons que peu ou point nous représenter la joie qui attend dans les cieux les rachetés, l'activité bénie, les affections éternelles, desquelles, alors comme aujourd'hui, naîtront nos joies. Jésus parle de l'avenir seulement pour montrer sa liaison avec le présent et nous stimuler, mais il revient bientôt à ce que nous devons immédiatement nous proposer. Que de choses Jésus n'a pas dites, soit qu'il nous ait laissé le soin d'y arriver par nos réflexions, soit qu'elles dépassent l'expérience humaine. Vivant dans le présent pour lui faire rendre tout ce qu'il peut, et confiant dans l'avenir, il n'étudie qu'à l'occasion et n'enseigne que peu les origines et les fins. Il nous a fallu surprendre les réflexions qu'il échange avec ses disciples après un incident, pour connaître sa pensée sur la cause dernière de la conversion. Son but est de dire les paroles qui mènent au salut, il reste toujours sur un appel.

Dans le présent siècle, dit Jésus, des maisons, des frères... avec des persécutions, et dans le siècle à venir la vie éternelle. Le royaume gagne les âmes par l'amour qui cherche quand même à leur faire du bien, à les transformer d'ennemis en enfants du Père. Par des armes de nature morale comme sont ses trésors,

il repousse les persécutions et assimile les individus et les civilisations hostiles. Il grandit; ses succès sont notre joie, car de même que les renoncements sont demandés à son profit, de même c'est de lui que vient la récompense : les maisons, les frères..., ce sont ceux qu'il a gagnés et qui se réjouissent dans la communion vraie.

Quels que soient les développements encore inconcevables qu'il doive prendre, il sera toujours ce qu'il annonce maintenant, et la joie promise aussi : le royaume et la joie de l'activité, de l'œuvre, de l'amour. Alors nous sentirons la grandeur de ces choses et nous les goûterons comme les plus belles de toutes les harmonies. Non pas que nous excluions d'autres harmonies que la terre nous a fait connaître et qui touchent de moins près à la conscience, car Jésus, parlant de ce qui va suivre les angoisses de la mort, voit toutes choses faites nouvelles dans son royaume au jour où il y entrera dans une atmosphère de joie impérissable (Mc 14, 25). Mais la gloire est avant tout le resplendissement, la beauté de l'amour, et si l'infini du bonheur s'ouvre à nous, c'est que l'amour cache en soi un infini de vie agissante et joyeuse.

#### IV. — SUR LES MOTS SALAIRE ET RENDRE OU RÉTRIBUER

En comprenant de cette manière le lien qui existe entre le salut et les œuvres, on comprendra aussi les expressions qui font de celui-là la récompense de celles-ci, sans contester l'idée qu'elles renferment, sans en tirer non plus de conséquences dogmatiques dans la question de la grâce. Elles forment autant de brèves paraboles. Mais l'histoire qui forme une parabole, et la vérité morale qu'elle veut enseigner, ne coïncident jamais tellement que celle-ci soit désormais

counue sans qu'il y ait besoin de l'examiner davantage. C'est une idée à laquelle tient M. Wendt, et sa méthode constante est de dégager le rapport central, la leçon, sans chercher par une vaine allégorie à appliquer tous les détails : par exemple, il ne faut point demander qui est le maître de l'économe infidèle, qui sont les débiteurs. Tous ces traits ont pour but de rendre intelligible et vivant, dans l'histoire racontée, le fait central, qui nous est donné à imiter ou notifié pour que nous agissions en conséquence. Aussi Jésus a-t-il besoin, pour compléter une parabole et pour bien montrer que c'en est une, non pas d'une exégèse abstraite comme celle que nous essayons, mais d'une autre parabole. Tout est métaphore et parabole dans son enseignement. Quant au moyen de les acquérir, les biens célestes sont un salaire ; quant à leur nature, ils sont des trésors, ou un banquet ; les justes sont reçus dans les tentes éternelles. Jésus emploie volontiers les idées courantes de son peuple, précisément parce qu'il vise une leçon centrale, par exemple, qu'il y a une vie au ciel et qu'elle est toute de bonheur, et rien d'autre. A nous d'avoir la vie spirituelle qui nous permet de comprendre de quoi il parle.

Toutes les vérités religieuses que nos paraboles rendent si vivantes peuvent être desséchées par ceux qui veulent appliquer la lettre jusqu'au dernier iota, qui ne font usage que de leur raisonnement, qui ne voient point. Le mot *don* est comme *salaire* une métaphore. *Rançon*, en parlant du sacrifice de Jésus, est aussi une métaphore, et en l'interprétant d'une façon juridique, on en a tiré aussi l'idée inacceptable d'un échange entre ce que Dieu nous donne et ce que Jésus a offert. Les paraboles qui tiennent en un mot ont comme les autres une leçon centrale et des applications impossibles. En parlant de salaire, Jésus entend dire que nous faisons un travail, et qu'il nous en revient de grands avantages, voilà tout. Mais nullement que Dieu soit

comme un homme auquel nous fournirions quelque chose qui lui profite et qui nous remettrait un prix, différent par sa nature du travail fourni. En parlant de salaire, les pharisiens voulaient en vérité fournir à Dieu un service et recevoir de Lui un équivalent en joies semblables à celles du monde; salaire, trésor, étaient par eux pris à la lettre. Mais où aboutit l'esprit légaliste? L'homme qui a employé tout son temps au service de Dieu peut tout au plus se dire quitte envers Celui qui donne la vie, et en droit de prendre des forces pour recommencer. Dieu ne nous doit rien, nous n'ajoutons rien à sa gloire et à son œuvre, nous sommes des serviteurs sans valeur. L'homme se doit tout entier, après une tâche, il en trouve une autre, il est et sera perpétuellement vis-à-vis de Dieu dans la situation d'un esclave (Luc 17, 7-10).

Mais on trouve la vérité en s'attachant à un point de vue dynamique. Dans le royaume des cieux, dont parle Jésus, dans le monde régénéré, tout est pénétration intime. Quand nous parlons de l'homme, nous parlons en même temps de Dieu, qui se manifeste en lui; quand nous parlons d'activité, nous parlons en même temps du bonheur de quiconque agit. Nous ne contestons point la réalité contenue dans le mot salaire, car Jésus prêche que nous sommes sauvés en agissant, en nous donnant; mais il appelle ailleurs donc ce qu'il appelle ici salaire, il présente ce qui est d'un côté activité et effort de l'homme, comme étant aussi effet de la grâce divine et source de joie.





## CHAPITRE IV

---

# La Notion de la Récompense dans l'Eglise Chrétienne

### I. — DOCTRINE CATHOLIQUE ET DOCTRINE PROTESTANTE

#### DES CONDITIONS DU SALUT

L'Eglise romaine fait une part à la grâce toute-puissante de Dieu : Dieu offre son salut à tous ; il faut seulement que l'homme accepte, car il n'est point contraint ; une détermination de sa part doit s'ajouter à la grâce pour qu'elle ait son effet. Dieu, par l'intermédiaire de l'Eglise, pardonne gratuitement les péchés commis avant le baptême ; pour ceux commis après, le pardon n'est accordé que moyennant une satisfaction ; Dieu remet la coulpe, mais Il retient la peine. Les œuvres pénitentielles ont pour effet, en rachetant le mal commis, de diminuer les peines et d'abréger le temps de purgatoire (Conc. Trid. sess. VI de justif. can. 30) ; les bonnes œuvres, de mériter une plus grande part de grâce, la vie éternelle « et même une plus grande part de gloire » (can. 32). En un mot, les œuvres s'ajoutent à la grâce, ce sont deux causes du salut au même

titre : « ils cavillent comme si nos œuvres mi-partissaient avec la foi et la justice du Christ », dit Calvin (*Inst.*, III, 14, 17).

Nos œuvres sont toutes entachées de péché, disent les protestants, et pour mériter quelque chose devant Dieu, il faudrait que nous eussions parfaitement observé sa volonté, dans les faits et dans les intentions. Nous ne pouvons donc rien pour notre salut. Mais c'est la gloire de Dieu de le faire. Sa grâce nous est offerte gratuitement ; en pénétrant dans notre cœur, elle l'illumine, et c'est ce qu'on appelle la foi. Par la foi, nous sommes unis à Christ, à sa justice parfaite, qui devient gratuitement notre justice, et à partir de ce moment nous sommes sauvés. « Nous voyons, dit encore Calvin (même chap.), toutes les parties de notre salut être hors de nous ». Sans les œuvres, cependant, on n'est point sauvé, mais elles ne sont point causes du salut ; seulement le soi-disant chrétien qui ne les posséderait pas serait encore éloigné de Dieu. Elles naissent inmanquablement de la foi ; d'un germe unique sortent les œuvres et le salut éternel.

Le calvinisme résolvait l'antithèse de la grâce et des œuvres. Aujourd'hui, on examine de préférence le rapport de la foi et des œuvres, et on montre que ce sont choses semblables au fond. Le principe de l'obéissance à Dieu est déjà tout entier dans la foi, les œuvres l'appliquent suivant les circonstances ; elles sont au-dehors ce que la foi est au-dedans. Calvin définissait la foi : « une ferme et certaine connaissance de la bonne volonté de Dieu envers nous » (*Inst.*, III, 2, 7) ; Vinet, le grand penseur de la tendance moderne : « l'obéissance du cœur » (*Nouv. ét. év.*, 2<sup>e</sup> éd., 289) ; « la vraie foi est une œuvre ou une action » (293). Pour Calvin aussi, la foi était un engagement à une conduite nouvelle, et il est utile de maintenir unis les deux points

de vue, tout en répétant avec Calvin que notre justification est faite sans qu'il y ait nulle contribution de notre part. Car l'intérêt qu'il y a à parler de foi en opposition aux œuvres, c'est que la foi nous ramène toujours au don de Dieu.

## II. — CHANGEMENT SURVENU DANS LES IDÉES DE FOI,

### D'ŒUVRES ET DE SALUT

Pour résoudre la question, il peut sembler qu'il suffise de citer les paroles de Jésus que nous avons rapportées au début de notre étude : ne montrent-elles pas clairement que le salut se fait par les œuvres de l'homme? Cette méthode conduirait à des erreurs. Jésus pouvait parler ainsi, étant donné l'ensemble de sa manière de penser, sans autoriser les conséquences qui nous paraissent naturelles, à nous qui avons d'autres manières de penser. Les mots ont changé de sens ou plutôt les idées de portée depuis le moment où Jésus parlait.

Jésus ne pouvait prendre parti ni dans la question de la valeur justificante de la foi ou des œuvres, ni dans la question de l'acquisition du salut par un don gratuit ou moyennant conditions. Il n'y avait point de son temps d'antithèse entre la foi en aucun des sens de ce mot et les œuvres. Jésus prêche comme moyen du salut la *μυστήρια*, par laquelle l'homme reçoit autant qu'il opère et qui comprend la foi et le principe des œuvres. *μυστήρια* est le terme le plus exact que nous offre la langue des Évangiles pour exprimer l'idée de foi au sens où nous l'entendons, le don de soi-même en réponse au don de Dieu. Mais pour désigner ce que nous appelons la foi justificante, la réception de la grâce, le nouveau testament n'a pas de mot. Dans la

doctrine de Paul le mot *πίστις* devient l'équivalent de ce que Jésus entendait par *μετένοια*. Sans doute il met l'accent sur le côté par où la foi est l'acquisition d'un salut que nous ne méritions pas, mais la foi reste unie pour lui aux œuvres qu'elle engendre, elle agit par la charité. Quand Paul oppose la foi aux œuvres, il entend les œuvres de la loi, celles des pharisiens, que l'on fait sans être converti.

Mais on a cessé de considérer la foi comme une transformation complète de l'être, et l'on a par là même modifié peu à peu la notion des œuvres. Les œuvres que l'homme accomplit parce qu'un maître dont il veut avoir la faveur les lui prescrit sont bien différentes de celles qu'il fait pour obéir à une inspiration intérieure qui le possède tout entier. La foi, de son côté, n'est plus comprise que comme une croyance intellectuelle. C'est déjà le cas dans l'épître de Jacques. Mais à la fin du moyen-âge seulement, nous trouvons brisé le complexe des idées renfermées dans celle totale de foi, et la foi seule habituellement opposée aux œuvres seules, stériles l'une comme les autres. Il a fallu retrouver à la réforme la notion paulinienne de la foi.

Plus gravement modifiée encore est l'idée de salut. Jésus pour le salut disait le royaume des cieux : il entend un développement infini de vie et d'activité. Nous paraissions ignorer que le salut s'accomplit tous les jours par une consécration plus entière à Dieu (Falot. *Qu'est-ce qu'une Eglise?* 10 ss). Ici encore le sens complexe a été brisé et le mot est resté attaché seulement à l'un des éléments. Si de plus on appelle salut, comme les catholiques, l'entrée au ciel et non pas le moment où on reçoit le pardon et la vie, on achève de créer un malentendu. N'est-il pas très différent de demander que nous fassions des œuvres en vue de poursuivre un développement déjà commencé, sur

l'origine duquel on ne se prononce pas, ou que nous les fassions en vue de recevoir plus tard une récompense ?

Maintenant que ces distinctions dans les idées de foi et de salut sont faites, se pose devant nous la question de la valeur propre des œuvres. Il faut, en retrouvant la pensée du Christ, dont vit toute âme chrétienne, lui donner dans nos idées modernes, où tout est analysé, une traduction qui ne la défigure pas.

### III. — LE VICE DE LA DOCTRINE ROMAINE

Quand on sait que la grâce de Dieu, la foi et les œuvres de l'homme sont toutes choses nécessaires pour le salut, quand on sait que Jésus a insisté spécialement sur les œuvres, cela a l'air d'une question bien théorique et bien abstraite que de demander si l'une de ces choses, savoir, la grâce, a, à l'exclusion des autres, une vertu justifiante, et l'on peut s'étonner que les églises de la réforme en aient fait un cas de schisme. Il importe cependant à chacun de se mettre au clair sur le sujet, car il s'agit ici du péché, qui est le fait de tous les hommes, et de la prédication du salut, qui doit, pour être efficace, adresser l'âme à ce qui est vraiment salutaire. Il est de plus possible et simple pour chacun de se faire une idée là-dessus, car on n'a pour y arriver qu'à juger ses propres actes en bonne conscience. La foi de l'homme en lui-même est le fond de la doctrine romaine, comme l'ont vu les réformateurs, et ils ont établi fortement l'incapacité de faire le bien. Si l'on croit que l'on peut être par soi et sans changement radical agréable à Dieu, si l'on croit qu'il suffit pour être sauvé de corriger quelques pratiques extérieures, et qu'on peut compter pour cela sur son bon cœur, si on ne sent pas le péché au fond de son être moral, sans qu'il soit possible de s'en débarrasser,

alors sans doute on sera amené à dire que l'homme est sauvé par les œuvres et la grâce réunies, mais alors aussi on sera en dehors des conditions que Jésus a posées pour être sauvé.

Les œuvres ayant leur valeur en dehors de la conversion, et la conversion elle-même laissée dans l'ombre, le salut promis après la mort, puis comme conséquences, la piété devenue une longue et pénible préparation, la moralité, une condition arbitrairement posée par Dieu à des bénédictions à venir qui peuvent ne pas être de nature morale, la vie, une mortification continuelle si elle était fidèle, et la joie, un carnaval auquel on fait sa part, comme à la grâce, tout cela est bien éloigné de la pensée de Jésus.

En somme, l'Eglise romaine présente les bonnes œuvres comme une condition préalable des bienfaits de Dieu, un prix auquel on les obtient, on obtient surtout la vie éternelle. Cela est contraire à l'esprit même de la prédication de Jésus, quoique les termes employés de part et d'autre puissent être souvent les mêmes. Beaucoup de protestants paraissent croire pareillement que Dieu nous sauve à cause de la foi qu'il voit en nous. Les bonnes œuvres sont dans la théorie catholique une tentative pour expliquer la faveur de Dieu. La théorie d'après laquelle la mort et les mérites de Jésus-Christ nous auraient acquis le pardon de Dieu répond au même besoin. Les hommes cherchent toujours ce qui pourrait déterminer Dieu à les sauver ; ils veulent expliquer la faveur de Dieu qui les étonne, ce qui est la diminuer. C'est un ordre de pensées totalement étranger à Jésus. Il n'est préoccupé que de savoir si en l'homme se produira le nécessaire, la conversion, Il n'a pas besoin de se prouver la faveur de Dieu et ne saurait remonter au-delà pour l'expliquer.

L'Eglise romaine a non seulement distingué logiquement, mais institué une séparation de fait entre le

don de Dieu déjà acquis et le salut final, entre les œuvres et la foi, la foi et la grâce. La pensée chrétienne doit rapprocher ces choses au point de les unir. Elle doit, comme le veut Martensen (tr. fr. 613 s), saisir le salut dans son unité; si on le considère uniquement dans les œuvres, quoi qu'elles en fassent partie, l'esprit dispersé sur des faits multiples, ne l'aperçoit plus nettement et perd sa certitude. La foi, ou la grâce de Dieu reçue dans un cœur, est l'unité profonde et continue du salut. De même Christ ou la grâce de Dieu, la justice de Dieu apparaissant dans le monde, est l'unité du salut à travers l'histoire. La foi, c'est Christ entrant dans une vie, et tout ce qui suit, c'est la richesse et le rayonnement de la vie de Christ.

#### IV. — COMMENT LA QUESTION SE RÉSOUT

La question qui divise catholiques et réformés n'était pas posée au temps de Jésus. C'est cependant son enseignement qui fournit ici des lumières. Les deux tendances aujourd'hui rivales l'étaient déjà alors, sous des idées un peu différentes. L'évolution dans les idées de foi, d'œuvres et de salut paraît avoir obéi seulement à des besoins de l'intelligence. En réalité, elle a été dirigée comme à coup sûr vers la restauration d'une religion qui n'était point celle de Jésus, mais qu'il a connue. Le catholicisme, c'est l'esprit, le « système du salut » des Pharisiens, et, chose curieuse, avec toutes ses conséquences morales, rites, jeûnes, etc. Jésus eût défendu son enseignement contre ceux qui relèvent la valeur propre des œuvres, même s'il les eût trouvés établis dans son Eglise et préconisant les œuvres qu'il a commandées, contre les Pharisiens de la loi nouvelle.

Ses paroles sur la conversion indiquent que sa

manière de concevoir la foi et les œuvres est bien éloignée de celle de l'Eglise romaine, et c'est déjà un point fort important. Il est moins simple de montrer l'accord de la doctrine calviniste de la grâce avec l'enseignement de Jésus. Il ne saurait être question de le faire quant aux termes. Jésus ne remonte guère aux principes premiers, il vise ce qui est dans l'homme une action. Or il désigne les phénomènes moraux par des termes très complexes; et il ne distingue point, dans le phénomène de la conversion, ce qui est plus spécialement l'entrée en l'homme de la grâce de Dieu qui l'illumine. Il ne dit donc nulle part que l'homme soit sauvé dès qu'il reçoit la grâce et par le fait seul qu'il la reçoit. Pourtant, dans notre langue moderne et depuis que la question est posée, l'affirmation de Calvin rend exactement la pensée de Jésus.

Nous n'avons qu'une chose à apporter pour le prouver, c'est l'idée que Jésus a et professe de l'amour du Père, de la bonté source de tout bien, source de tout mouvement de l'homme vers la foi. Le sentiment que Jésus en a paraît démesuré, paradoxal, mais tant qu'on n'en a pas goûté quelque chose, on est mal fondé à parler de sa religion. De plus il y a, comme pour confirmer notre manière de penser, une parole sur le sujet : aux hommes, impossible, mais à Dieu tout est possible. Voici donc notre fiancé, voici notre consolation unique, voici tout le fondement de notre espérance, dit Bernard à propos de cette parole (cité par Calv. *Inst.*, III, 13, 4). Jésus faisait entrer ses disciples dans le royaume des cieux, il les mettait en communion avec Dieu. Il croyait en la puissance d'expansion et de croissance du germe de vie, c'est-à-dire en Dieu qui achève ce qu'il a commencé. C'est dans son grand amour que Dieu étend en conséquences infinies la vie qu'il a suscitée par amour.

V. — LES ŒUVRES

Lorsqu'on a une fois saisi le salut par grâce, le pardon gratuit, la communion du pécheur indigne avec Christ et la participation à sa justice, on tient l'essentiel. C'est là ce que nous voulions maintenir en repoussant l'idée d'une valeur propre accordée aux œuvres. Cela établi, qu'on exprime comme on le trouvera le plus clair l'utilité des œuvres, toutes les formules sont entendues dans le sens où elles sont des vérités, tandis que sans la prémisse du salut par grâce, toutes les vérités peuvent être entendues à contre-sens.

On reconnaîtra d'abord que les œuvres sont données par Dieu. Les catholiques le reconnaissent volontiers; mais que l'on considère où ils seraient conduits en tirant les conséquences de ce principe.

Les bonnes œuvres, qui ne sont point une condition préalable de la faveur de Dieu, en sont une conséquence; elles en sont l'effet obligé, elles en sont donc la marque. Elles sont plus encore. Car une fois la question première de l'initiative du salut réglée, c'en est une différente, et cependant bien importante, que de savoir par quels moyens Dieu procure, par quels faits Dieu manifeste la vie qu'Il nous a destinée. Ici, après la foi qui est le commencement, les œuvres doivent être nommées, ici il apparaît qu'elles sont nécessaires. Le salut est tout gratuit, et cependant nous avons des efforts à faire pour nous l'approprier : les œuvres en sont pour ainsi dire la substance. Dieu nous a fait ses enfants pour que nous y marchions; par elles nous Lui obéissons et nous avons part à la

joie ; le salut est donc bien en ce sens la récompense des œuvres, du travail persévérant qui nous est demandé dans le royaume des cieux.

Vu :

*Le Président de la soutenance,*  
Ed. VAUCHIER.

Vu :

*Le Doyen,*  
A. SABATIER.

Vu et permis d'imprimer :

*Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,*  
GRÉARD.



# TABLE DES MATIÈRES

---

## CHAPITRE I. — LES CONDITIONS DU SALUT

|                                                          |    |
|----------------------------------------------------------|----|
| I. — Le salut remis aux mains des hommes. . . . .        | 5  |
| II. — Toutes les œuvres procèdent de la conversion . . . | 7  |
| III. — En quoi consiste la justice . . . . .             | 9  |
| IV. — Le pardon et les soins aux malheureux. . . . .     | 10 |
| V. — L'accueil fait au Christ . . . . .                  | 12 |
| VI. — Le renoncement, le martyre. . . . .                | 13 |

## CHAPITRE II. — LE SALUT, DON DE DIEU

|                                                                                              |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. — Le royaume est venu, donc il est un don de Dieu. .                                      | 17 |
| II. — Il faut demander la justice . . . . .                                                  | 18 |
| III. — Le pardon de Dieu . . . . .                                                           | 20 |
| IV. — L'homme incapable de se convertir . . . . .                                            | 21 |
| V. — Dieu fait reconnaître que son intervention toute-<br>puissante est nécessaire . . . . . | 23 |
| VI. — Le don de la justice de Christ . . . . .                                               | 25 |
| VII. — Progrès dans la connaissance de notre péché et du<br>don de Dieu . . . . .            | 26 |
| VIII. — L'action de Dieu dans l'action de l'homme . . . .                                    | 28 |

## CHAPITRE III. — LA LOI DU PROGRÈS

|                                                            |    |
|------------------------------------------------------------|----|
| I. — Nature morale de la récompense . . . . .              | 31 |
| II. — L'expansion de la vie. . . . .                       | 34 |
| III. — Le progrès infini . . . . .                         | 36 |
| IV. — Sur les mots salaire et rendre ou rétribuer. . . . . | 37 |

CHAPITRE IV. — LA NOTION DE LA RÉCOMPENSE  
DANS L'ÉGLISE CHRÉTIENNE

|                                                                                   |    |
|-----------------------------------------------------------------------------------|----|
| I. — Doctrine catholique et doctrine protestante des conditions du salut. . . . . | 41 |
| II. — Changement survenu dans les idées de foi, d'œuvres et de salut. . . . .     | 43 |
| III. — Le vice de la doctrine romaine . . . . .                                   | 45 |
| IV. — Comment la question se résout . . . . .                                     | 47 |
| V. — Les œuvres. . . . .                                                          | 49 |
| Table des matières. . . . .                                                       | 51 |









